

Le poète debout

J'aime regarder le poète.

Regarder le poète se tenir.

Se tenir debout, bras ouverts à toute déferlante. Le front parfumé des aubades et des chants de lutte.

L'écartèlement doit aussi être doux, qui semble tendre ses mains vers les confins de son exil. Là où, chante-t-il, son âme a trouvé refuge. Quelque part, dans l'abri irrésolu que façonnent les métissages.

Ainsi les bras désignent des directions opposées, et c'est pour embrasser mieux. Et sans doute aussi, pour renoncer à choisir, entre l'appel du loup et celui du berger, *gardeur* – aurait suggéré Pessoa - de troupeau.

Antonio Placer est un géant qui revendique « d'être le minuscule », et ce n'est pas une fanfaronnade. Car à l'offensive des vents, à la beauté des femmes, à la gorge nouée de nos entrailles, il n'est rien que l'on puisse tendre que l'œil clos, la lèvre sèche, l'humilité sincère.

Rester en prise avec la chair de soi-même est une discipline. C'est un chemin de chaque jour, de chaque nuit rude ; c'est une sente de pauvre digne, qui réclame sa part de haillon et de dénuement.

Sa poésie est un accueil et ce sont ses paumes tendues qui le racontent le mieux. Ce qu'elles interceptent est un indicible hurlant qui ne consent au silence – « l'étui de la vérité », disait René Char – que dans l'écrin du poème.

Comme pour rejaillir mieux et s'inventer l'inouï des chemins.

Et des battements de manifeste.

Pour crier en une colère juste envers l'indolence des nuages, et les pluriels assassins.

Les mots du poète trempent dans le jus de la révolte et des clairvoyances. Ils invitent aux engouffrements, aux veilles, à l'épreuve de l'instant vécu, à cet infini présent de soi-même qui se conquiert peut-être.

Se tenir debout, voilà tout.

Sans relâche, et dans le vaste alentour de quelques inclinaisons venues par l'appétit des accolades.

Char encore, décidément : « Ne te courbe que pour aimer... ».

Antoine Choplin

Mars 2012